

# INTRODUCTION

Au Mexique, comme en Amérique latine, l'histoire du cycle contestataire des années 1960-1970 a consacré la figure de « l'étudiant révolutionnaire ». À l'inverse, « l'étudiant en situation révolutionnaire » n'a fait l'objet que de bien peu d'analyses. La Révolution mexicaine, de 1910 au début des années 1940, vit pourtant l'éclosion d'un puissant mouvement étudiant, semblable à ses homologues européens ou latino-américains. Mais, à la différence de ces derniers, le mouvement étudiant mexicain se forma en relation étroite avec un phénomène majeur : la Révolution. Théâtre d'une violence de masse qui provoqua la mort de plus d'un million de Mexicains, cette « tempête humaine » fut aussi, à l'instar de la Grande Guerre pour l'Europe, une plaie ouverte et le cœur d'une refondation politique.

## Une révolution sans étudiants ?

---

Source de mythes politiques et objet d'histoire, mémoire et concept, la Révolution mexicaine a fait couler beaucoup d'encre<sup>1</sup>. Ses porte-parole et ses historiens ont vu en elle un phénomène fondamentalement populaire. Dans leurs récits, ils ont logiquement accordé une place de choix au peuple, parfois à l'exclusion d'autres catégories sociales, telle que la jeunesse des écoles.

Construction politique et intellectuelle, la Révolution mexicaine s'est édifiée sur les ruines d'un « Ancien Régime », celui du *caudillo* libéral Porfirio Díaz (1876-1911)<sup>2</sup>. Alors que des forces révolutionnaires rivales se combattirent avec acharnement durant la décennie 1910, *la Revolución* fut, elle, unifiée et réifiée. Les révolutionnaires l'inscrivirent dans le récit historique libéral, comme une troisième étape de la vie nationale, après l'Indépendance (1810) et la Réforme (1857)<sup>3</sup>. Tous la considéraient comme une force orientant le destin de leur patrie, tous l'invoquaient pour mieux en capter la légitimité. *La Revolución* mêla ainsi, dès son avènement, le mythe et l'histoire. En ce

- 
1. Quadrilogie formulée par BARRÓN L., *Historias de la Revolución mexicana*, Mexico, FCE, 2004, p. 18. Voir aussi BENJAMIN T., *La Revolución: Mexico's Great Revolution as Memory, Myth & History*, Austin, UT Press, 2000.
  2. GUERRA F.-X., *Le Mexique : de l'Ancien Régime à la Révolution*, Paris, L'Harmattan, 1985, vol. 1.
  3. BENJAMIN T., *op. cit.*, p. 42.

sens, l'historiographie du phénomène lui fut consubstantielle et naquit avec l'essai « La Révolution est la Révolution » publié par l'intellectuel Luis Cabrera en juillet 1911, quelques semaines seulement après la capitulation de Díaz, le 25 mai. Cabrera redonna à la notion son pouvoir libérateur et qualifia 1910 d'authentique révolution sociale. La Révolution déchira la « fiction démocratique » porfirienne pour s'y substituer durablement : elle fut « faite gouvernement » dès les années 1920 (*la Revolución hecha gobierno*), par des hommes qui la figèrent dans le bronze et la célébrèrent pour mieux la domestiquer (*la Revolución hecha tradición*)<sup>4</sup>.

La Révolution mexicaine a fait l'objet de nombreux débats portant sur ses origines, sa périodisation, ses acteurs principaux ainsi que sur ses traits essentiels – autant d'éléments profondément liés. Davantage encore que les causes ou origines de la Révolution mexicaine, c'est la durée du phénomène qui a continuellement divisé les historiens. De fait, la périodisation est en elle-même une interprétation qui, à chaque fois, fige le sens de la Révolution. L'acception la plus courte retient la période 1910-1917, de l'insurrection planifiée de Francisco Madero pour le 20 novembre 1910, jusqu'à la proclamation de la nouvelle Constitution, le 5 février 1917<sup>5</sup>. La Révolution, en ce sens, correspond aux soulèvements armés de 1910-1911 et à la courte présidence de Madero, élu en octobre 1911, puis assassiné sous Victoriano Huerta à l'issue de la décade sanglante (9-18 février 1913). La prise du pouvoir par Huerta en 1913 donna un prétexte à la Révolution dite constitutionnaliste, laquelle clama sa volonté de rétablir la légalité, bafouée par « l'usurpateur ». Dirigée par Venustiano Carranza, la Révolution constitutionnaliste contraignit militairement Huerta au départ en juillet 1914. Elle marginalisa, dès 1915, les partisans d'Emiliano Zapata et de Francisco Villa, deux groupes révolutionnaires sur lesquels elle s'était précédemment appuyée. La Révolution s'acheva, selon cette périodisation, par la proclamation de la nouvelle *Magna Carta*, nationaliste, sociale et anticléricale. Cette définition temporelle ne fut pas étrangère au désir de préserver la pureté de la Révolution, en la concevant comme la gestation douloureuse d'une série de principes immaculés. Pour d'autres historiens, les bornes de la Révolution correspondent à la décennie 1910-1920<sup>6</sup>. Dans cette acception, c'est la violence qui définit la Révolution, des insurrections de 1910 à l'assassinat de Venustiano Carranza, le 21 mai 1920. 1920 correspondit, dans cette perspective, au début de l'ère dite post-révolutionnaire, dominée en premier lieu par des généraux nés de la Révolution. Enfin, de nombreux ouvrages défendent l'idée d'un processus long, temps où les principes de la Constitution de Querétaro furent progressivement mis en œuvre, avec une radicalité inégale dans le temps et selon les États fédérés<sup>7</sup>. Dans cette optique, la Révolution ne s'arrêta pas en 1917 ni en 1920 mais continua sous les présidences des généraux Álvaro Obregón (1920-1924) et Plutarco Elías Calles (1924-1928). En effet, après l'assassinat

4. Sur la « Révolution faite gouvernement » et la « Révolution faite tradition » : *ibid.*, p. 68-73 et p. 93.

5. SILVA HERZOG J., *Histoire de la Révolution mexicaine*, Montréal, Lux, 2009.

6. KNIGHT A., *The Mexican Revolution*, Cambridge, CUP, 1986, 2 vol.

7. WERNER TOBLER H., *La Revolución mexicana: transformación social y cambio político, 1876-1940*, Madrid, Alianza, 1994. MEYER J., *La Révolution mexicaine, 1910-1940*, Paris, Tallandier, 2010. MEYER L. et AGUILAR CAMÍN H., *A la sombra de la Revolución mexicana*, Mexico, Cal y Arena, 1989. GILLY A., *La revolución interrumpida*, Mexico, Era, 2007.

d'Obregón par un jeune catholique en 1928, dans le contexte du tragique affrontement entre l'Église et l'État (le soulèvement des *cristeros*), Calles devint « le Chef Suprême de la Révolution » (*el Jefe Máximo de la Revolución*)<sup>8</sup>. Fondateur du premier parti officiel de la Révolution (le Parti national révolutionnaire, PNR) en 1929, il contrôla les faits et agissements de trois présidents successifs (Emilio Portes Gil en 1928-1930, Pascual Ortiz Rubio en 1930-1932, Abelardo Rodríguez en 1932-1934)<sup>9</sup>. Le général Lázaro Cárdenas (au pouvoir de 1934 à 1940) se défit de cette mainmise puis poursuivit, de manière spectaculaire, plusieurs des réformes sociales esquissées par ses prédécesseurs<sup>10</sup>. L'expropriation pétrolière du 18 mars 1938 apparut comme le point culminant de cette révolution dans la révolution. Comme l'acception la plus courte, l'acception longue se termine ainsi de manière heureuse, séparant, par un geste sacralisateur, cette période des précédentes. William Beezley a défendu une acception plus longue encore, distinguant dans une perspective générationnelle, acteurs et héritiers de la Révolution<sup>11</sup>. Dans cette conception que nous faisons nôtre, la Révolution mexicaine (1910-1946) s'acheva au moment où un homme de la jeune génération, formé à l'Université nationale, accéda au pouvoir suprême. En ce sens, la présidence de Miguel Alemán (1946-1952) et la fondation du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI, 1946) symbolisèrent la fin de la Révolution. Étrange révolution que celle qui s'achevait quand d'anciens étudiants, avides de responsabilités, chassaient définitivement les généraux révolutionnaires, inaugurant l'ère des technocrates<sup>12</sup>.

Les interprètes de la Révolution, mexicains ou étrangers, insistèrent dans un premier temps sur son caractère authentiquement populaire. Le pionnier en la matière fut Frank Tannenbaum qui souligna, dès les années 1930, les réponses progressistes apportées par la Révolution à la question agraire. De nombreux historiens s'inscrivirent dans son sillage et défendirent l'œuvre sociale de la Révolution, jusqu'au début des années 1960. Toutefois, durant les années 1960-1970, l'essor du marxisme et la crise de légitimité de l'État post-révolutionnaire – éclatante en 1968 – conduisirent les historiens à adopter une perspective dite révisionniste<sup>13</sup>. La Révolution n'avait-elle pas

---

8. Le terme *cristero* renvoyait aux groupes de paysans criant « vive le Christ-roi » (*viva cristo-rey*). Ce soulèvement catholique, la « Christiade » pour Jean Meyer, dura trois ans et survint surtout dans l'Occident mexicain. MEYER J., *La Christiade : l'Église, l'État et le peuple dans la Révolution mexicaine, 1926-1929*, Paris, Payot, 1975.

9. CÓRDOVA A., *La revolución en crisis: la aventura del maximato*, Mexico, Cal y Arena, 1995.

10. HERNÁNDEZ CHÁVEZ A., *La mecánica cardenista*, Mexico, Colmex, 1979. GILLY A., *El cardenismo: una utopía mexicana*, Mexico, Era, 2001. LEÓN Y GONZÁLEZ S. (dir.), *El Cardenismo, 1932-1940*, Mexico, FCE, 2010. KNIGHT A., « Cardenismo: Juggernaut or Jalopy », *Journal of Latin American Studies*, vol. 26, n° 1, 1994, p. 73-107. BANTJES A., *As if Jesus Walked on Earth: Cardenismo, Sonora and the Mexican Revolution*, Wilmington, SR Books, 1998. GARCADIÉGO J., « La oposición conservadora y de las clases medias al cardenismo », *Istor*, n° 25, vol. VI, 2006, p. 30-49.

11. BEEZLEY W. et MACLACHLAN C., *Mexicans in Revolution, 1910-1946*, Lincoln/Londres, University of Nebraska Press, 2009. BEEZLEY W. et BUCHENAU J., *State Governors in the Mexican Revolution, 1910-1952. Portraits in Conflict, Courage, and Corruption*, New York, Rowman & Littlefield, 2009. MITCHELL S. et SCHELL P., *The Women's Revolution in Mexico, 1910-1953*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2007.

12. CAMP R. A., « The Time of the Technocrats and Deconstruction of the Revolution », in BEEZLEY W. et MEYER M. C., *The Oxford History of Mexico*, New York, Oxford UP, 2000, p. 609-636.

13. WOMACK J., *Emiliano Zapata et la révolution mexicaine*, Paris, La Découverte, 2008 (1969). CÓRDOVA A.,

été la génitrice d'un parti unique se confondant avec l'État, favorable à un capitalisme inégalitaire et répondant aux demandes de démocratie par des méthodes brutales? La répression du mouvement étudiant, au nom de la Révolution, en 1968 puis en 1971, fut à l'origine de remises en cause profondes dans toutes les sciences sociales<sup>14</sup>. Pour une nouvelle génération d'historiens, si la Révolution avait effectivement été un phénomène populaire, elle avait en réalité été confisquée par l'État et les caciques<sup>15</sup>. Le peuple ne s'était ainsi soulevé que pour se donner de nouveaux maîtres. Par la suite, durant les années 1920 et 1930, ces potentats locaux se trouvèrent progressivement subordonnés à un État Léviathan, lequel vint parfaire *in fine* la centralisation porfirienne. En somme, la Révolution s'inscrivait dans la continuité de l'Ancien Régime. Toutefois, durant les années 1980, ce « révisionnisme » fut lui aussi « révisé<sup>16</sup> ». De nouveaux historiens, notamment étrangers, prirent acte des critiques précédentes, tout en défendant l'idée que la *Revolución* avait été une révolution sociale, le peuple en étant désormais l'acteur primordial<sup>17</sup>. Ces derniers travaux s'offrirent pour tâche de « démontrer comment, quand et où la Révolution avait été un authentique soulèvement populaire, agrariste et nationaliste<sup>18</sup> ». Il s'agissait indéniablement d'un retour au peuple et à ses capacités d'action, conduisant parfois au dénigrement de groupes sociaux moins légitimes comme les intellectuels... et les étudiants.

Finalement, après ce premier cycle historiographique qui vit se succéder des paradigmes dits orthodoxes, révisionnistes puis anti-révisionnistes, la Révolution connut une quatrième vie, au-delà de l'éternel retour. La perspective adoptée fut celle de la « nouvelle histoire culturelle », laquelle provoqua de nombreux débats à la fin des années 1990<sup>19</sup>. En redonnant voix à « ceux d'en bas », les travaux de ce courant historiographique ont analysé la construction de l'État révolutionnaire – lequel n'était pas le Léviathan dépeint par les révisionnistes – en démontrant que ce processus avait impliqué une négociation de « l'hégémonie » entre les agents du pouvoir et des groupes subalternes ayant leur propre autonomie<sup>20</sup>. De cette interaction naquit un État à la légitimité renouvelée, qui sut puiser dans les cultures locales pour reformuler l'identité nationale. Première révolution sociale du xx<sup>e</sup> siècle, la Révolution mexicaine avait donc aussi été, après le

---

*La ideología de la Revolución Mexicana: la formación del nuevo régimen*, Mexico, Era, 1973. MEYER J., *La Révolution mexicaine, 1910-1940*, Paris, Tallandier, 2010 (1973).

14. VAUGHAN M. K., « Cultural Approaches to Peasant Politics in the Mexican Revolution », *HAHR*, mai 1999, vol. 79, n° 2, p. 270.
15. BARRÓN L., *op. cit.*, p. 31. JOSEPH G. et NUGENT D., « Popular Culture and State Formation in Revolutionary Mexico », in JOSEPH G. et NUGENT D., *Everyday Forms of State Formation: Revolution and the Negotiation of Rule in Modern Mexico*, Durham/Londres, Duke UP, 1994, p. 6-7.
16. FALCÓN R., « El revisionismo revisado », *Estudios Sociológicos*, mai-août 1987, vol. 5, n° 14, p. 341-351.
17. KNIGHT A., *op. cit.*, et MASON HART J., *Revolutionary Mexico: the Coming and Process of the Mexican Revolution*, Berkeley, University of California Press, 1987.
18. BARRÓN L., *op. cit.*, p. 37.
19. Voir le n° 2 du volume 79 de la *HAHR* (mai 1999). PICCATO P., « Conversación con los difuntos: una perspectiva mexicana ante el debate sobre la historia cultural », *Signos históricos*, juil.-déc. 2002, n° 8, p. 13-41. KNIGHT A., « Subalterns, Signifiers, and Statistics: Perspectives on Mexican Historiography », *Latin American Research Review*, 2002, vol. 37, n° 2, p. 138.
20. LEWIS S. E., *The Ambivalent Revolution, Forging State and Nation in Chiapas, 1910-1945*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2005.

déchaînement de la violence, une « révolution culturelle<sup>21</sup> ». Plusieurs auteurs ont toutefois souligné qu'une des faiblesses de la « nouvelle histoire culturelle » était précisément ce désintérêt presque assumé pour les groupes non subalternes, comme les étudiants<sup>22</sup>.

De manière générale, ces derniers n'ont guère eu de place dans ce grand récit aux multiples visages. L'écriture de la Révolution mexicaine, qu'elle fût orthodoxe, révisionniste, proche d'une histoire sociale ou de l'histoire culturelle, a globalement fait du « Peuple » sa source de légitimité. En partie étrangers à ces classifications, les historiens de langue française, dans le sillage de François-Xavier Guerra, se sont davantage souciés des intellectuels et de la jeunesse des écoles<sup>23</sup>. Largement absents des fresques de la Révolution, les étudiants mexicains du premier xx<sup>e</sup> siècle ont cependant fait l'objet de travaux spécifiques. Peu nombreux, ils ont presque systématiquement fait du processus révolutionnaire une simple toile de fond : leur ligne de mire était en réalité 1968, non 1910.

## L'historiographie des mouvements étudiants : l'ombre portée des « années 68 »

---

À maints égards, la « contestation mondialisée » des années 1968 marqua les historiens qui en furent les contemporains<sup>24</sup>. Au Mexique, le traumatisme du massacre de Tlatelolco conduisit les chercheurs à s'intéresser pleinement aux mouvements étudiants, dès la fin des années 1970<sup>25</sup>. Cherchant à comprendre les événements de 1968, de nombreux historiens ont également interrogé la formation des mouvements étudiants nationaux, un processus marquant du xx<sup>e</sup> siècle, aux rythmes différents selon les pays. Les recherches ont porté aussi bien sur la genèse des mouvements à vocation représentative, que sur les mouvements confessionnels ou explicitement politiques, pour lesquels l'autonomie revendiquée était plus problématique<sup>26</sup>. Du local à l'international, les différentes échelles des mouvements étudiants furent analysées<sup>27</sup>. La perspective internationale fut d'autant plus explorée que 1968 avait aussi été une mobilisation transnationale.

Les historiens européens ou latino-américains ont par ailleurs insisté sur les vertus herméneutiques de la notion de « génération » pour mieux comprendre ce qui distinguait les étudiants de 1968 de ceux des périodes passées<sup>28</sup>. Autre héritage de Mai 68,

---

21. VAUGHAN M. K. et LEWIS S. E. (dir.), *The Eagle and the Virgin: Nation and Cultural Revolution in Mexico, 1920-1940*, Durham, Duke UP, 2006.

22. PICCATO P., art. cit., p. 19. KNIGHT A., art. cit., p. 141.

23. LEMPÉRIÈRE A., *Intellectuels, État et Société au Mexique, Les clercs de la Nation (1910-1968)*, Paris, L'Harmattan, 1992. CÁRDENAS AYALA E., *Le laboratoire démocratique : le Mexique en révolution (1908-1913)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001, p. 199-204.

24. ARTIÈRES P. et ZANCARINI-FOURNEL M., *68, une histoire collective : 1962-1981*, Paris, La Découverte, 2008.

25. ZERMEÑO S., *México, una democracia utópica : el movimiento estudiantil del 68*, Mexico, Siglo XXI, 1978.

26. LEGOIS J.-P., MONCHABLON A. et MORDER R. (dir.), *Cent ans de mouvements étudiants*, Paris, Syllepse, 2007.

27. ALTBACH P. G., « The International Student Movement », *Journal of Contemporary History*, 1970, vol. 5, n° 1, *Generations in Conflict*, p. 156-174. MORDER R. et ROLLAND-DIAMOND C. (dir.), *Étudiant(e)s du monde en mouvement : Migrations, cosmopolitisme et internationales étudiantes*, Paris, Syllepse, 2012.

28. Suivant la définition de Marc Bloch : « Les hommes qui sont nés dans une même ambiance sociale, à des dates voisines, subissent nécessairement, en particulier dans leur période de formation, des influences

une distinction heuristique a été établie, dès les premières études, entre les deux types de revendications des mouvements étudiants, celles concernant l'université et celles portant sur la société dans son ensemble<sup>29</sup>. Si cette distinction reste utile, il est nécessaire de rappeler l'existence d'un continuum des possibles, la réforme de l'université s'inscrivant dans celle de la Cité. Cette dimension se révèle d'ailleurs fondamentale dans le cas latino-américain, où le xx<sup>e</sup> siècle étudiant fut avant tout celui de la « Réforme universitaire ».

1968 rencontra, en effet, un écho particulier en Amérique latine. Les historiens de l'événement l'inscrivirent, à juste titre, dans un récit plus long, commençant en 1918. Ils comparèrent ces années de contestation au temps de la « Réforme universitaire », cette réforme d'envergure continentale qui avait cherché, dans les années 1920 et 1930, à abattre les murs de toutes les tours d'ivoire<sup>30</sup>. Mais, en faisant des mouvements étudiants les principaux réformateurs des académies, les historiens les y enfermèrent, les transformant en figures rebelles de l'histoire des universités. Une clôture fut dessinée : l'histoire des mouvements étudiants et l'histoire de l'éducation supérieure se confondirent, sans guère de liens avec celle des sociétés qui les englobaient. Œuvre de clercs parlant pour les clercs, l'histoire de la *Reforma Universitaria* a fait couler beaucoup d'encre et apparaît, à l'égal de la Révolution mexicaine, comme un élément fondamental de l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle latino-américain<sup>31</sup>. Cette réforme des institutions d'enseignement supérieur – par l'action étudiante – unifiait sous son nom des mesures différentes selon les universités concernées et variables dans le temps. Ses trois piliers étaient : 1) l'autonomie universitaire (comprenant la participation des étudiants au gouvernement de l'institution) ; 2) la modernisation du savoir ; 3) son « extension » (ou diffusion) à d'autres milieux sociaux<sup>32</sup>. Le récit de ce mouvement de réforme, prétendument impulsé par les

---

analogues. L'expérience prouve que leur comportement présente, par rapport aux groupes sensiblement plus vieux ou plus jeunes, des traits distinctifs ordinairement fort nets. Cela, jusque dans leurs désaccords, qui peuvent être des plus aigus. Se passionner pour un même débat, fût-ce en sens opposé, c'est encore se ressembler. Cette communauté d'empreinte, venant d'une communauté d'âge, fait une génération. »  
 AZEMA J.-P., « La clef générationnelle », *Vingtième Siècle*, avril-juin 1989, n° 22, numéro spécial : « Les générations », p. 4. Les historiens mexicains, comme les étudiants de notre analyse, se sont eux référés au José Ortega y Gasset de *El tema de nuestro tiempo* (1923).

29. COHEN Y. et WEIL C., « Les mouvements étudiants : une histoire en miettes? », *Le Mouvement social*, juil.-sept. 1982, n° 120, p. 10.
30. PORTANTIERO J. C., *Estudiantes y Política en América Latina. 1918-1938*, Mexico, Siglo XXI, 1978.
31. CHEVALIER F., *L'Amérique latine, de l'indépendance à nos jours*, Paris, PUF, 1977, p. 378-380. MANIGAT L., *L'Amérique latine au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1991, p. 285-301.
32. TÜNNERMANN BERNHEIM C., *Noventa años de la Reforma Universitaria de Córdoba: 1918-2008*, Buenos Aires, CLACSO, 2008. BERGEL M., « Latinoamérica desde abajo. Las redes transnacionales de la Reforma Universitaria (1918-1930) », in SADER E., ABOITES H. et GENTILI P., *La reforma universitaria: desafíos y perspectivas noventa años después*, Buenos Aires, CLACSO, 2008, p. 146-184. BERGEL M. et MARTÍNEZ MAZZOLA R., « América Latina como práctica. Modos de sociabilidad intelectual de los reformistas universitarios (1918-1930) », in ALTAMIRANO C. (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina, II. Los avatares de la «ciudad letrada» en el siglo XX*, Buenos Aires, Katz, 2010, p. 119-143. BRAGINI H., « Universidad e integración latinoamericana », *CUYO, Anuario de Filosofía Argentina y Americana*, 1996, n° 13, p. 119-131. MORAGA VALLE F., « Reforma desde el sur, revolución desde el norte. El Primer Congreso Internacional de Estudiantes de 1921 », *Estudios de historia moderna y contemporánea de México*, n° 47, janv.-juin 2014, p. 155-195.

étudiants argentins de l'université de Córdoba en 1918, puis s'emparant dans les années 1920 de toute l'Amérique latine, fut d'abord écrit par les réformateurs eux-mêmes<sup>33</sup>. Ces derniers insistèrent logiquement sur l'exceptionnalité du cas argentin, et effacèrent tout lien avec les universités européennes (notamment espagnoles), alors même que le programme de la réforme avait été élaboré de manière transnationale au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les œuvres des réformateurs furent rééditées dans les « années 68 », et les générations historiennes d'alors surent se faire les légataires zélés du mouvement de Córdoba. Dès lors, écrire l'histoire des mouvements étudiants latino-américains au XX<sup>e</sup> siècle fut surtout écrire celle de la Réforme universitaire.

Le cas mexicain n'échappa pas à la règle et les ouvrages sur l'Université ont analysé de manière documentée le rôle des étudiants dans le processus de réforme, vue essentiellement sous l'angle de l'autonomie. Cette autonomie n'avait-elle pas été mise à mal en 1968 par l'irruption des militaires à l'UNAM, puis bafouée quand le gouvernement massacra les universitaires sur la place des Trois Cultures ? Au Mexique, le traumatisme du « 2 octobre » fut ainsi à l'origine d'un tournant réflexif sur l'histoire de l'Université et de ses étudiants<sup>34</sup>. Dans un mouvement de resacralisation de l'Université, se multiplièrent les études sur son histoire, de l'époque coloniale à nos jours. Il fallait défendre, par la plume, le lieu de l'institution historique, contre le glaive étatique qui se parait encore, en 1968, des oripeaux de la légitimité révolutionnaire. De manière significative, plusieurs études furent consacrées à l'Université au moment de la Révolution mexicaine, sans que le lien entre l'institution et les bouleversements sociopolitiques eût été toujours théorisé explicitement<sup>35</sup>. La chronologie se prêtait pourtant au parallèle, l'université de Mexico, symbole de modernité nationale, ayant été refondée le 22 septembre 1910, deux mois avant les premières insurrections. Néanmoins, davantage que les relations entre l'Université nationale et le processus révolutionnaire, ce furent les réflexions sur l'autonomie de l'institution qui animèrent le plus de publications<sup>36</sup>.

Ainsi, entre 1910 et 1945, le mouvement étudiant mexicain a surtout été étudié de manière fragmentée, chronologiquement et géographiquement, ce qui le rend en partie inintelligible<sup>37</sup>. Par définition intergénérationnel, ce mouvement organisé a été

33. DEL MAZO G., *La reforma universitaria*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 3 vol., 1968 (1926).

34. Voir la collection « Deslinde, cuadernos de cultura política universitaria », éditée par le Centre d'études sur l'université (fondé en 1976).

35. BURKE M. E., « The University of Mexico and the Revolution, 1910-1940 », *The Americas*, oct. 1977, vol. 34, n° 2, p. 252-273. Sur la phase armée de la Révolution (1910-1920), il existe toutefois les solides travaux de GARCÍADIEGO J., *Rudos contra científicos: la Universidad Nacional durante la Revolución mexicana*, Mexico, Colmex, 1996. « De Justo Sierra a Vasconcelos. La Universidad Nacional durante la Revolución mexicana », *HM*, avril-juin 1997, vol. XLVI, n° 184, p. 769-819. Pour la Révolution dans son acception longue et les années suivantes : MABRY D. J., *The Mexican University and the State: Student Conflicts, 1910-1971*, Austin, Texas UP, 1982. MENDOZA ROJAS J., *Los conflictos de la UNAM en el siglo XX*, Mexico, UNAM, 2001.

36. PINTO MAZAL J., *La autonomía universitaria: antología*, Mexico, UNAM, 1974. DROMUNDO B., *Crónica de la autonomía universitaria de México*, Mexico, Jus, 1978. UNAM, *La autonomía universitaria en México*, Mexico, UNAM, 1979.

37. Antonio Gómez Nashiki en a donné une vue d'ensemble, tout en se concentrant sur l'après 1945. GÓMEZ NASHIKI A., « El movimiento estudiantil mexicano. Notas históricas de las organizaciones políticas, 1910-1971 », *Revista Mexicana de Investigación Educativa*, 2003, vol. 8, n° 17, p. 187-220.

segmenté : lumière a été faite sur telle ou telle génération, organisation ou mobilisation, sans vision globale. Dans une large mesure, les analyses ont fait abstraction d'une Révolution qui saturait pourtant les représentations des étudiants, attaquait leur légitimité et donna un sens à l'histoire nationale, dans un « régime d'historicité » profondément futuriste<sup>38</sup>. Liés à l'histoire des élites, plusieurs groupes étudiants du premier xx<sup>e</sup> siècle mexicain ont fait l'objet d'études, inégales par leur ampleur. Enrique Krauze a ainsi publié une fine analyse de la « génération de 1915 », mais essentiellement à travers deux de ses représentants, Vicente Lombardo Toledano et Manuel Gómez Morin, figures proéminentes du groupe des « Sept Sages<sup>39</sup> ». L'organisation matricielle du mouvement national, le Congrès local étudiant du District fédéral (CLEDF), fondée en 1916, n'a fait l'objet d'aucune étude spécifique. La Fédération des étudiants de Mexico (FEM), qui lui succéda en 1918, n'a pas été étudiée en tant que telle<sup>40</sup>. La Confédération nationale des étudiants (CNE), fondée en 1928, a souffert du même manque d'intérêt. Dans ses travaux sur le mouvement d'autonomie, Renate Marsiske fut la première à retracer la formation de la « génération de 1929 » et à ébaucher l'histoire de ses organisations<sup>41</sup>. María de Lourdes Velázquez Albo s'est intéressée aux congrès nationaux étudiants de 1910 à 1933 dans un ouvrage précurseur mais bien trop concis<sup>42</sup>. L'action de l'Union nationale des étudiants catholiques (UNEC, fondée en 1931) a été plus largement analysée, par Gabriela Contreras, David Espinosa et María Luisa Aspe Armella<sup>43</sup>. Toutefois, le rôle de l'UNEC au sein du mouvement à vocation représentative n'a guère été traité. Les groupes étudiants spécialisés dans « l'extension universitaire » ont été peu analysés (dans le cas du Centre d'action sociale des étudiants universitaires, CASEU, 1930) ou quasi ignorés (comme l'Union des étudiants pour l'ouvrier et le paysan, UEPOC, 1930)<sup>44</sup>. Les résistances étudiantes à l'éducation socialiste ont peu fait l'objet

- 
38. Un régime d'historicité rassemble « les différents modes d'articulation des catégories du passé, du présent et du futur. Selon que l'accent principal est mis sur le passé, le futur ou le présent, l'ordre du temps n'est en effet pas le même ». HARTOG F., « De l'histoire universelle à l'histoire globale? Expériences du temps », *Le Débat*, 2009/2, n° 154, p. 55. « Futurisme est à entendre ici comme la domination du point de vue du futur. Tel est le sens impératif de l'ordre du temps : un ordre qui ne cesse d'accélérer ou de se présenter comme tel. » HARTOG F., *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 119-120.
39. KRAUZE E., *Caudillos culturales en la Revolución Mexicana*, Mexico, Siglo XXI, 1976, 2008, les « sept sages » étant V. Lombardo Toledano, M. Gómez Morin, A. Caso, A. Vásquez del Mercado, A. Castro Leal, T. Olea y Leyva et J. Moreno Baca.
40. Claude Fell a consacré plusieurs pages à la Fédération étudiante de Mexico dans sa somme sur Vasconcelos. FELL C., *José Vasconcelos, los años del águila (1920-1925): educación, cultura e iberoamericanismo en el México postrevolucionario*, Mexico, UNAM, 1989, p. 348 et suivantes.
41. MARSISKE R., « Organización estudiantil y movimiento de autonomía universitaria – México 1929 », *Estudios interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, juil.-déc. 1996, vol. 7, n° 2, [http://www1.tau.ac.il/eial/old/VII\\_2/marsiske.htm](http://www1.tau.ac.il/eial/old/VII_2/marsiske.htm).
42. VELÁZQUEZ ALBO M. de L., *Los congresos nacionales universitarios y los gobiernos de la revolución, 1910-1933*, Mexico, UNAM, 2000.
43. CONTRERAS PÉREZ G., *Los grupos católicos en la Universidad Autónoma de México (1933-1944)*, Mexico, UAM-X, 2002. ESPINOSA D., « Student Politics, National Politics: Mexico's National Student Union, 1926-1943 », *The Americas*, avril 2006, vol. 62, n° 4, p. 533-562. ASPE ARMELLA M. L., *La formación social y política de los católicos mexicanos: la Acción Católica Mexicana y la Unión Nacional de Estudiantes Católicos, 1929-1958*, Mexico, UIA, 2008.
44. Sur le CASEU, voir PÉREZ SAN VICENTE G., *La Extensión Universitaria*, Mexico, UNAM, 1979, vol. 1, p. 77.



de travaux spécifiques, et ce malgré l'ampleur du mouvement de 1933-1934, sans doute le plus important de la période<sup>45</sup>. Peu d'ouvrages ont été consacrés aux organisations étudiantes socialistes et communistes des années 1930, sauf pour l'État du Jalisco<sup>46</sup>. Les liens entre le mouvement étudiant, les partis politiques et les intellectuels n'ont pas fait l'objet d'interrogations. Les relations internationales du mouvement étudiant mexicain, centrales pour l'ensemble de la période, furent, somme toute, très peu analysées<sup>47</sup>.

Ces travaux ont le mérite d'avoir donné vie à l'histoire du mouvement étudiant mexicain avant 1968. En ce sens, ce livre s'inscrit dans leur sillage. Néanmoins, ces études, parce qu'elles se sont concentrées sur d'autres aspects, ont fait peu de cas de la construction de cette nouvelle catégorie politique que fut l'étudiant révolutionnaire, de l'ossature du mouvement étudiant (c'est-à-dire de ses organisations, locales, régionales, nationales et même internationales), de son autonomie toujours en question, de son renouvellement générationnel, et surtout de son lien avec la Révolution. Le premier xx<sup>e</sup> siècle mexicain a pourtant vu l'épanouissement d'un mouvement étudiant puissant, qui prétendit parler au nom de la jeunesse intellectuelle et orienter la Révolution dans son sens.

## **Le premier mouvement étudiant mexicain : une révolution dans la révolution**

L'ambition de ce livre est double. Il se présente, d'une part, comme une *histoire révolutionnaire du mouvement étudiant*. La fabrique de la « classe étudiante » mexicaine ne saurait en effet se comprendre sans analyser ses liens avec la Révolution, bouleversement sans précédents appelant l'action de relèves politiques. Indissociablement, ce livre est aussi une *histoire étudiante de la Révolution mexicaine* qui s'attache à montrer comment le mouvement étudiant sut orienter le cours de ce processus, à court ou à moyen terme, dans le champ des possibles de l'événement ou dans un processus de maturation politique : idées, acteurs, pratiques, discours et clivages venus du mouvement étudiant irriguèrent la Révolution, au point qu'elle aurait sans doute pris une autre forme sans la création de cet acteur collectif.

Pour écrire cette double histoire, il est nécessaire de faire le choix de la moyenne durée, celle qui vit la construction du mouvement étudiant dans les décennies 1910 et 1920, son apogée puis ses divisions dans les années 1930, son étiolement, enfin, au début des années 1940. Si 1910 sema les premières graines, l'année de naissance du mouvement étudiant fut sans conteste 1916 : la fondation d'une organisation regroupant

45. VELÁZQUEZ ALBO M. de L., « El movimiento estudiantil en la UNAM, 1933 », *CISMA*, 2011, n° 1, p. 1-13.

GUEVARA NIEBLA G. (dir.), *Las luchas estudiantiles en México*, Mexico, Línea, 1986, vol. 2, p. 17-56.

SEMO I., « Liberales y populistas (Reflexiones sobre la oposición estudiantil) », *Historias*, oct.-déc. 1982, n° 2, p. 71-84.

46. MENDOZA CORNEJO A., *Organizaciones y movimientos estudiantiles en Jalisco de 1900 a 1937*, Guadalajara, UDG, 1989 ; *Organizaciones y movimientos estudiantiles en Jalisco de 1935 a 1948: el FESO*, Guadalajara, UDG, 1991.

47. Seule la Confédération ibéro-américaine des étudiants catholiques a fait l'objet d'une étude : BARRANCO B., « La iberoamericanidad de la unión nacional de estudiantes católicos (unec) en los años treinta », in BLANCARTE R., *Cultura e identidad nacional*, Mexico, FCE, 1994, p. 188-230.

tous les étudiants de la capitale, le Congrès local étudiant du District fédéral (CLEDF), inaugura le processus d'auto-constitution de la « classe étudiante » à l'échelle nationale. 1945 est une borne moins ciselante pour le mouvement étudiant dans son ensemble : à cette date, la Confédération nationale des étudiants (CNE) apparaissait déjà discréditée. L'UNEC était déjà morte. « L'éducation socialiste » (1934-1946), utopie qui avait divisé le mouvement étudiant, était en passe de disparaître. État et Église soutenaient désormais de puissantes organisations de jeunesse (la Confédération des jeunes Mexicains, l'Association catholique de la jeunesse mexicaine), englobant la catégorie « étudiant » dans une réalité nouvelle. Le mouvement étudiant se régionalisait à mesure que le champ universitaire se diversifiait. Plus spécifiquement, 1945 vit la promulgation d'une nouvelle loi qui mit fin à la participation effective des étudiants au gouvernement de l'Université nationale. Cette date fut un marqueur important du fait de l'hégémonie de l'UNAM dans le champ des universités. En 1945, enfin, s'acheva la Seconde Guerre mondiale, qui marqua une nouvelle génération étudiante, comme la « guerre européenne » de 1914-1918 l'avait fait. Cette période, qui vit la naissance et l'effondrement du premier mouvement étudiant, coïncide avec la Révolution, dans son acception longue.

Interrogeant la création d'une culture politique révolutionnaire, ce livre analyse la construction d'un groupe social se définissant comme un exégète autorisé de la Révolution. La figure de l'étudiant révolutionnaire qui s'imposa alors, unifia l'image de la « classe étudiante », considérée comme groupe légitime dans un espace marqué par des reliefs similaires (la « classe ouvrière », la « classe paysanne », la « classe politique »). Ce travail de catégorisation évolua, au cours du temps, face à la différenciation du monde scolaire, séparant peu à peu les étudiants universitaires, des étudiants des écoles normales et techniques. Au sein d'un avenir programmé – la Révolution qu'il fallait mettre en œuvre – le mouvement étudiant construisit son propre espace pour orienter le processus révolutionnaire. Démocratique, moderne et sociale, l'Université voulue et obtenue par la force du mouvement étudiant fut tout sauf une tour d'ivoire. Les étudiants en sortirent souvent pour « aller au peuple » et prêcher la Révolution sous toutes ses formes.

Au sein de ce récit, deux grandes générations se distinguèrent. La première se proclama génération *a posteriori*. Elle avait connu la tornade révolutionnaire des années 1910 et vu l'Europe se déchirer durant la Grande Guerre : ce fut la « génération de 1915 », celle des « techniciens », qui vint rapidement constituer la bureaucratie des gouvernements où trônaient les généraux issus de la lutte armée. Face à elle, s'affirma une seconde génération qui fit sa propre révolution, au récit similaire à celle de 1910 : la « génération de 1929 » se forgea dans la grève étudiante de mai-juin de cette année charnière, obtenant alors l'autonomie de l'Université. À ses yeux, la loi d'autonomie était presque l'équivalent de la Constitution de 1917. Pour les contemporains, la « révolution étudiante » de 1929 s'apparentait quasiment à celle de 1910. Dans le même temps, se constitua, au sein de la « génération de 1929 », un groupe étudiant plus soudé et déterminé, qui naquit de l'affrontement sanglant entre l'Église et l'État révolutionnaire. Les jeunes rebelles de l'UNEC prêchèrent une lecture sélective de la Révolution mexicaine, compatible avec la doctrine sociale de l'Église. Parallèlement, les idées éducatives issues du mouvement étudiant de la fin des années 1910 et du début des années 1920, se

transformèrent en politique éducative nationale à l'instigation d'un ancien étudiant devenu syndicaliste, Vicente Lombardo Toledano : ce fut la mise en place de « l'éducation socialiste » des années 1930, laquelle divisa profondément le mouvement étudiant.

Ce livre s'intéresse dans une large mesure à l'échelon national. D'une part, parce que son objet est la construction d'un mouvement organisé nationalement et que cet horizon fut celui des étudiants qui le dirigèrent. D'autre part, parce que la Révolution fut une donnée nationale, par-delà les révolutions locales. Néanmoins, l'échelon national n'a ici de sens que dans une perspective globale : dès 1916, l'objectif des jeunes Mexicains fut de former une union nationale destinée à s'intégrer aux confédérations étudiantes internationales. La structuration des mouvements étudiants en associations nationales n'avait rien d'évident et résulta d'un processus dans lequel les étudiants du Nouveau Monde jouèrent un rôle aussi important que ceux de la Vieille Europe. À maints égards, les étudiants du premier xx<sup>e</sup> siècle furent des acteurs des relations internationales, en partie autonomes, en partie dépendants, jouant des rouages des diplomaties nationales. Faisant face à la Révolution, les étudiants mexicains surent en propager les idées, divulguer sa *Magna Carta*, narrer son récit, légitimer ou critiquer les gouvernements s'en revendiquant. Ces derniers donnèrent souvent monnaie sonnante et trébuchante à ces jeunes diplomates, lesquels purent ainsi développer une politique internationale propre, par le voyage, la correspondance, l'organisation de congrès voire d'associations internationales étudiantes. Ces liens multiples contribuèrent ainsi à la mise en circulation de la Révolution mexicaine dans un espace transnational, l'Euro-Amérique<sup>48</sup>. Pour les élites révolutionnaires et les étudiants mexicains, espagnols ou latino-américains, cet espace était essentiellement le territoire de la « race ibéro-américaine », opposée à la « race anglo-saxonne » et au « Colosse du Nord », les États-Unis. Cet espace ibéro-américain fut, pour les gouvernements mexicains comme pour les dirigeants étudiants, l'espace racial de projection de la Révolution : celle-ci s'érigea en exemple pour les nations latino-américaines qu'elle prétendit rapprocher. Le premier xx<sup>e</sup> siècle fut dès lors le moment d'une esquisse d'une régionalisation du monde, voyant s'affronter, pour l'espace concerné, des mouvements d'intégration régionale rivaux, aux contenus, finalités et géographies différentes : panaméricanisme, latino-américanisme, hispano-américanisme, ibéro-américanisme, indo-américanisme, autant de termes objets de luttes âpres sur lesquels nous reviendrons par la suite<sup>49</sup>. Les étudiants mexicains pensèrent ainsi l'intégration régionale de leur espace de prédilection avec une audace qui dépassa celle d'un Richard Coudenhove-Kalergi ou d'un Aristide Briand. Dans le même temps, si les organisations étudiantes concoururent à projeter la *Revolución* sur une partie de

48. COMPAGNON O., « L'Euro-Amérique en question », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2009, <http://nuevomundo.revues.org/index54783.html>.

49. MARCILHACY D., *Raza Hispana: Hispanoamericanismo e Imaginario Nacional en la España de la Restauración*, Madrid, CEPC, 2010. RODRÍGUEZ M., *Celebración de «la raza»: una historia comparativa del 12 de octubre*, Mexico, UIA, 2004. PAKKASVIRTA J., *Un continente, una nación? Intelectuales latinoamericanos, comunidad política y las revistas culturales en Costa Rica y el Perú (1919-1930)*, Helsinki, Suomalaisen Tiedekatemia, 1997. BERTRAND M. et DE ROUX R., *De l'un au multiple. Dynamiques identitaires en Amérique Latine*, Toulouse, PUM, 2008. SHEININ D. (dir.), *Beyond the Ideal: Pan Americanism in Inter-American Affairs*, Westport, Greenwood Press, 2000.

cette Euro-Amérique, cette dernière fut aussi une corne d'abondance pour le processus révolutionnaire, avide d'idées, d'idéologies et de projets politiques. De Marx à Maurras en passant par Mariátegui, les étudiants mexicains surent dévorer sélectivement ce qu'ils voulurent mettre en avant pour soutenir, critiquer ou définir la Révolution mexicaine. Écrire une *histoire révolutionnaire du mouvement étudiant* et une *histoire étudiante de la Révolution* implique en conséquence d'inscrire le national dans une perspective globale. Cette dernière invite à prendre en compte les circulations, les connexions, les rencontres entre étudiants des deux rives, fréquentes dans les années 1920, institutionnalisées dans les années 1930<sup>50</sup>.

---

50. DOUKI C. et MINARD P., « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique? Introduction », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007/5, n° 54-4 bis, p. 10. BERTRAND R., « Histoire globale, histoire connectée », in DELACROIX C., DOSSE F., GARCIA P. et OFFENSTADT N. (dir.), *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 366-377.